

## Les « études françaises » et la question de l'universel : pour une approche anthropologique de la littérature

Alexandru Matei

Université « Ovidius » Constanta\*

---

Les « études françaises », de par le syntagme lui-même, renvoient déjà vers une redistribution des disciplines « humanistes », opération ayant déjà eu lieu d'abord dans la culture anglo-saxonne. Dire « études françaises » au lieu de, par exemple, « histoire de la littérature » met en question d'emblée un certain universalisme nominaliste que notre étude voudrait interroger depuis les positions d'une perspective (idéalement) doublement extérieure : par rapport au paradigme des « studies », dont la tâche aveugle serait précisément le lieu de leur invention, car on ne dit jamais « American Studies » pour parler de « post-structuralisme », par exemple, et par rapport au paradigme de la « littérature générale », ou bien « poétique » ou bien encore « philologie », puisque chaque terme relève d'une certaine tradition qu'il faut spécifier.

*Mots-clés* : French Studies, universel, éco-critique, world literature.

### 1. Universel, *trop* universel

Littérature et « sciences humaines » font désormais un, selon un partage disciplinaire inconnu avant les années 1970, et qu'évoque entre autres Tzvetan Todorov dans une série d'entretiens avec Catherine Poitevin, en 2002. Une fois arrivé à la Sorbonne, en 1963, il demande au directeur de la faculté des lettres à quels cours de théorie littéraire il pourrait assister ; le directeur lui répond, d'un air « extraterrestre », « cela n'existe pas » (Todorov 2002 : 72). Tout a été changé depuis, mais l'illusion d'une « méthodologie littéraire » a peut-être nourri les esprits encore quelques décennies, en France et en Europe, après la parution de *Sur Racine*.

L'entrée fracassante des sciences humaines sur une scène que la littérature s'était réservée à elle-même a, du moins pour la France, plusieurs explications, dont on pourrait formuler très vite deux : la volonté de promouvoir et de pour-

---

\* amatei25@yahoo.com

suivre la patrimonialisation de la littérature française avec de nouveaux moyens (Calan 2017 : 158), et le besoin d'accroître le prestige des sciences humaines, dont les discours étaient encore minoritaires. Inversement, le passage des sciences humaines vers les lettres a rendu les littéraires de plus en plus curieux quant à d'autres discours qu'à celui de la critique et de l'histoire littéraire. Assez vite, la « nouvelle critique » en témoigne, on a assisté à une remise en question de plus en plus fréquente de l'épistémologie littéraire<sup>1</sup> jusqu'à aboutir à une sorte de paradoxe, dont on s'est d'ailleurs assez bien accommodé : les ouvrages de critique et d'histoire littéraire en sont arrivés à encadrer les œuvres littéraires dans des discours dont les ambitions théoriques, idéologiques, voire politiques ne cessaient de croître. Le meilleur exemple de ce glissement des études littéraires vers des enjeux méta- ou bien hors-littéraires est le dernier avatar de l'histoire de la littérature française *French Global* (2010), à lire en contrepoint par rapport à *De la littérature française*, l'ouvrage dirigé par Denis Hollier en 1989 (Hollier 1993 ; MacDonald & Suleiman, 2014)<sup>2</sup>. S'il fut un temps où la prétention à parler de la littérature tout simplement, sans revendiquer un lieu depuis lequel on parle, un lieu de langue et de tradition culturelle<sup>3</sup>, était encore possible, ce ne l'est plus. Un exemple récent de cette réflexivité linguistique nous est donné par l'emploi du binôme « global » versus « mondial » quand on écrit en français sur la « world literature ».

Dans un livre intitulé *Écrire le monde en langue française*, les deux directrices d'ouvrage, Lisbeth Verstraete-Hansen et Mads Anders Baggesgaard écrivent (en français, évidemment) :

Dans *La Création du monde ou la mondialisation* de 2002, le philosophe Jean-Luc Nancy souligne la supériorité du concept français de mondialisation sur le terme anglais de globalisation jugé trop abstrait pour permettre d'évoquer l'idée d'un monde situé et habité, un monde comme « totalité de sens ». (Verstraete-Hansen & Baggesgaard 2017 : 12)

Un an plus tôt, sous la plume de Bertrand Westphal, on peut lire cette note de bas de page : « Tout au long de l'essai, il sera question de “globalisation” plutôt que de “mondialisation”. Les deux termes sont a priori synonymes, mais “mon-

---

<sup>1</sup> Voir l'étude de Semir Badir, « Pour une épistémologie des Lettres » (Badir 2011).

<sup>2</sup> Les deux ouvrages ont été traduits en français, en 1993 et respectivement 2014. Si le premier insère l'un des derniers chapitres portant sur la littérature française à la télévision, l'oscillation entre « littérature » et « philosophie » françaises dans le second rend compte d'une épistémologie des lettres qui met à mal cette distinction en faveur de leur rassemblement implicite sous la bannière des « sciences humaines ».

<sup>3</sup> En 2000, à Bucarest, un excellent professeur de littérature française, Radu Toma, publiait un livre intitulé *Pour Cocon Idiotiseanul ou ce qu'il est raisonnable de dire de la littérature* (Toma 2000). À cette époque-là, parler de littérature, en français, valait encore pour « parler de littérature » en général et moyennant des universaux translinguistiques.

dialisation” tend à relever de l’exception culturelle française. Dans les autres langues néolatines, on parle de *globalizacion* (espagnol), de *globalizzazione* (italien), de *globalizaçao* (portugais), de *globalizare* (roumain). » (Westphal 2016 : 23). Cette fois, l’argument n’est plus théorique, mais pratique et, pour le dire ouvertement, tiré de l’expérience « mondialisante » de la manière dont les termes sont eux-mêmes socialisés. Ce dialogue à distance, mené en français, montre une fois de plus que nous sommes arrivés à une époque où nos discours n’ont plus pour champ de validité les espaces nationaux, quels qu’ils soient, et quel que soit leur prestige, mais leur dynamique transnationale.

Le terme « globalisation » n’est pas innocent non plus, il vient de l’anglais. Mais le fait qu’il fût préféré à d’autres alternatives, dont « mondialisation », et qu’il ait donné lieu à l’expression « French Global » montre bien son emprise, par-delà les débats sur le bien-fondé de ses significations. C’est d’ailleurs dans cette culture anglo-saxonne que la plupart des mots d’ordre – en méthodologie de recherche – s’énoncent, ne serait-ce qu’on nous tenant aux études littéraires. *Eco-criticism*, *digital humanities*, *world literature*, pour n’en citer que trois, ce sont des concepts/notions traduits ou tout simplement repris tels quels en français, produits et diffusés par l’anglais.

Certes, leur champ d’application vise à une extension globale/mondiale et à une intension universelle, et les études françaises n’y font par conséquent pas exception. Je me propose de démontrer que, si ces mots d’ordre dans la recherche littéraire sont forgés et diffusés depuis l’anglais, c’est au sein d’une pensée de l’universel que réside leur valeur.

Les « études françaises » sont à la recherche non d’une validité, puisque toutes les langues « méritent », du fait qu’elles existent, mais de l’universel. Au nom de quel universel faire des « études françaises » ? Cette question prend toute son importance à la lecture d’une phrase écrite par un historien américain sur la vie intellectuelle française des années 1970. Michael Scott Christofferson, tout en résumant la théorie de Sunil Khilnani portant sur une « tradition jacobine » typiquement française dans le discours historiographique d’après-guerre, écrit qu’elle privilégie la question de la légitimité politique au détriment de la dimension pragmatique du fonctionnement politique dans la société. Cette dissymétrie serait due à ce que la légitimité soit traitée « en des termes si universels » que toute divergence (au nom d’une amélioration de l’efficacité de l’activité politique) par rapport au discours du pouvoir « légitimé » fût considérée comme une trahison (Christofferson 2014 : 20)<sup>4</sup>.

Comment cela : « si universels » ? Est-ce que l’universel aurait des degrés ? Mais, ce qui est peut-être plus étrange, l’universel connaîtrait donc des degrés d’intensité : la culture française aurait en quelque sorte absolutisé l’univer-

<sup>4</sup> Le livre auquel renvoie ici l’auteur est Sunil Khilnani, *Arguing revolution: the intellectual left in postwar France*, New Haven : Yale University Press, 1993.

sel, sans le rapporter à aucun contexte, d'où son soi-disant excès. À l'inverse de cette absolutisation, la pensée de l'universel se doit d'être remise à des échelles culturelles spécifiques, ce qui entre temps reçoit le nom de « worlding » (« mon-déisation »<sup>5</sup>) ou globalisation.

## 2. Quel universel pour les études littéraires françaises

Pour une culture littéraire qui se considérait elle-même « universelle » et qui cherche à le rester, la question de l'universel se confronte, depuis que les États-Unis sont devenus le nouveau centre (bien que « faible » et « relatif ») d'un monde qui en a besoin (Eliade 2017 : 24), à deux obstacles : celui du relativisme épistémologique, d'une part, et celui de la désaffection du français langue étrangère, de l'autre.

Depuis la fin des idéologies eschatologiques de l'histoire, s'accorder sur l'existence des « universels » relève de l'exception et du temporaire. L'époque où un « futurologue » socialiste comme Mircea Malita, en Roumanie, pouvait écrire que la planification socialiste est devenue « valeur universelle » (Malita 1975 : 10) prête à sourire. D'une part, « l'universel, il faut le faire »<sup>6</sup>, affirme Bruno Latour, démentant ainsi l'idée d'« universaux » immuables, en phase avec tout un discours politique « moderniste » qui insiste sur des dialectiques matérialistes de l'histoire. D'une manière encore plus radicale, un anthropologue brésilien, Eduardo Viveiros de Castro, intime au scientifique occidental de « mettre entre parenthèses la question de savoir si et comment une telle pensée [la pensée indigène, n. n.] illustre des universaux cognitifs de l'espèce humaine. » (Castro 2009 : 167). Non seulement l'universel n'est plus donné et figé, mais il n'est pas non plus liée à une pensée « occidentale » dans sa façon de se dire ; occidental et universel ne vont plus ensemble sans problème.

Les études françaises se voient donc contraintes à repenser l'universalité qu'elles sont censées servir. Mais, si les débats au sein des valeurs qu'elles chérissent étaient, avant les années 1970, franco-français, ils ont dû assumer depuis une portée étendue, qui entre parfois en contradiction avec les traditions des études littéraires en France et qui demande un travail de traduction – traduction effective ou bien « translation » idéologique, conceptuelle, voire stylistique depuis ou vers le français ; c'est un sujet sur lequel on reviendra tout à l'heure. Mais, pour traduire, il faut comparer (Castro 2009 : 54). On ne peut plus faire avancer les études littéraires françaises tout en gardant de comparer « l'histoire littéraire » ou bien la « théorie littéraire » à d'autres approches, la plupart venues

---

<sup>5</sup> L'origine heideggérienne du concept n'est pas importante à ce niveau-là. Voir Bertrand Westphal (2016).

<sup>6</sup> Cet entretien figure dans la revue *Critique* : Bruno Latour, « L'universel, il faut le faire », *Critique*, vol. 786, n° 11, 2012, pp. 949-963.

depuis les directions de recherche des États-Unis. Or, comment dès lors retrouver des universels ? Tant qu'un enjeu discursif est considéré – à travers les mots qui le disent – un universel, il doit avoir été mis à l'épreuve partout. Tant que le français était encore une langue enseignée partout, porteuse d'une même valeur ou de mêmes valeurs, le besoin de « faire » l'universel ne se posait pas pour les études françaises. Ce n'est donc qu'avec le dépérissement du français au niveau global que le discours « français » s'est vu minoré et, finalement, rendu comparable. Ce moment, de la comparaison, est celui où l'universel demande d'être repensé.

Nous allons choisir dans ce qui suit deux versions récentes de la manière dont se décline la pensée de l'universel, et nous allons les rapporter à un exemple de « querelle des universels » : la littérature en tant qu'expression d'un universel « esthétique », en France, selon une tradition moderne qui remonte au XIX<sup>e</sup> siècle, voire au XVII<sup>e</sup> : selon Ronan de Calan, qui s'appuie sur Sartre pour combattre les *Règles de l'art* de Bourdieu, l'autonomisation de la littérature était déjà chose faite à l'époque du classicisme français (Calan 2017), contre la littérature comme expression d'un universel « moral » démocratique, selon le discours de l'écologie littéraire (éco-critique/ecocriticism) venu du territoire anglo-saxon. Posée dans ces termes, « esthétique » versus « morale », le lecteur aurait bien droit à lui reprocher le simplisme. En effet, il s'agit plutôt de deux rapports qui se nouent entre « esthétique » et « morale », des deux côtés : en France, ce sont les normes esthétiques qui « émanent » en quelque sorte une morale aristocratique, alors que, aujourd'hui, c'est un normatif moral qui régit le jugement esthétique.

Cette querelle des « universels » (selon Balibar, qui préfère ce pluriel à celui scolastique d'« universaux ») suit deux principes : selon le premier principe, poétique, l'universel est un processus, une construction, et non une donne (toute une pensée de l'altérité y est contenue). Nous sommes ainsi les « constructeurs » mais aussi les « constructivistes » de l'universel, dont le concept est dès lors dynamique, jamais acquis et toujours relatif. D'où aussi la difficulté à lui donner un nom. Le second principe est généalogique et, en tant que corollaire double de cette définition de l'universel en train de se faire, consiste dans l'affirmation et l'examen de deux sources d'universalisation : la tradition d'une part, la singularité (l'événement) de l'autre.

Pour ce qui est du premier principe, tout le monde sera d'accord que le « constructivisme » qui préside à la conception de l'universel relève de la *French Theory*, ou encore de ce qu'on appelle aux États-Unis le post-structuralisme. L'universalisme « se fait » par l'écriture, par l'énonciation, par la parole – et, à travers elles, par la traduction. Une traduction ne se réduit pas seulement à l'« interlinguisme » présidé par le même modèle de construction du langage, propositionnelle, mais peut être pensée selon une ampleur anthropologique : « L'anthropologie contemporaine [...] disserte depuis un certain temps de façon éloquente sur les limitations sévères de ce modèle [de la proposition] pour rendre

compte des économies intellectuelles de type non-occidental (ou non moderne, non lettré, non doctrinal, et autres absences “constitutives” » (Castro 2009 : 42).

### 3. L'universel comme singularité, universel comme construction

Pour ce qui est de la généalogie de l'universel, nous allons en discuter deux. La première en est conçue par Étienne Balibar au fil d'une série de conférences réunies sous le titre *Des universels* (Balibar 2016). À son propos, Patrice Maniglier discute le lien entre « singularité » et « universel », qu'il formule ainsi :

... la singularité non seulement n'est pas exclusive de l'universalité, mais elle en est la condition sine qua non. En effet, seule l'irruption d'un être dans un espace qu'il habite mais où il n'a pas sa place, ou dans lequel il ne peut s'inscrire qu'à la condition de redéfinir la nature de cet espace lui-même – comme le nom « ouvrier » dans le champ de la capacité politique –, est capable d'ouvrir un processus universalisant. (Maniglier 2016 : 775)

Cette tentative d'universaliser le singulier n'est autre que la reprise d'un processus de modernisation qui fait depuis assez longtemps déjà autorité dans les études littéraires françaises – voire dans l'approche qu'on appelle « continentale » de la littérature. Elle n'est d'ailleurs pas, à son tour, singulière : on retrouve, dans cette version de l'universel, une entière tradition « moderniste », qui remonte à la source historique de tout universel pour en établir comme la date de naissance et, plus important encore que la date, la naissance au sein de la matérialité de l'histoire. C'est ce que fait par exemple Barthes avec l'alexandrin, dans *Sur Racine* :

L'antithèse est vieille comme le monde, l'alexandrin commun à toute une civilisation. Sans doute : les formes sont toujours en nombre fini. Cela ne les empêche pas d'avoir des sens particuliers. La critique ne peut se priver d'interroger une forme sous prétexte qu'elle a un caractère universel. Je regrette que nous ne possédions pas encore une « philosophie » de l'alexandrin, une sociologie de la métaphore ou une phénoménologie des figures de rhétorique. (Barthes 2003 : 94)

Nous sommes là dans le discours de la « construction sociale de la réalité »<sup>7</sup>, mais nous, les modernes, nous avons tendance à considérer *ce discours* comme universel. Toutes les valeurs sont construites, aucune d'elles n'est originnaire, donc nous devons éviter de nous y attacher ; au contraire, nous devrions nous attacher à montrer le processus de leur constitution dans l'histoire.

---

<sup>7</sup> Evidemment, je fais allusion au titre de Peter Berger et Thomas Luckmann de 1966.

Mais l'autre généalogie de l'universel, la tradition, ne saurait pas pour autant être négligée. Il y a une sorte de sémantique de l'universel, qu'Eliade traduit par le besoin de centre, par le recours à une sorte de « psychologisation » que les constructivistes dédaignent<sup>8</sup>, un « archi-éthos » qu'on retrouve à la base de la plupart des « différends » discursifs, et qui, parce qu'il est ressenti comme une sorte d'absolu sensible, ne peut pas être relativisé de manière anthropologique. Tout comme

[...] la généralisation de comportements d'infidélité chez un individu ou à l'échelle de la société, n'a aucune pertinence pour celui qui – comme l'auteur – déclare d'autorité, c'est-à-dire en se réclamant d'une compréhension qu'il perçoit immédiatement comme universalisable, que la fidélité est une prescription absolue attachée à l'enjeu de l'amour. (During 2016 : 796)

Il est difficile de prétendre à la refondation des études littéraires en français, en raison précisément de leur « archi-éthos » dont la connaissance est intuitive. Dès qu'il s'agit de la « perception de l'universel », on est dans le royaume des croyances et on a du mal à en faire l'anthropologie. Mais, justement, nous devrions l'essayer, tout en nous éloignant d'un tel attachement, sans pour autant le « dénoncer » et crier au malin génie de l'irrationnel.

Et c'est ainsi que nous arrivons à comparer. Peut-on étudier la littérature au-delà de sa singularité discursive qu'une tradition a promue en valeur universelle, en la prenant pour témoin, et non pour expression de l'universel ? Barthes écrivait en 1951 : « Pour Michelet, les racines de la vérité historique, ce sont les documents comme voix, non comme témoins ». Barthes découvre chez Michelet une autre anthropologie, fascinante plus que condamnable, pré-moderne si l'on veut, mais ne sommes-nous aujourd'hui dans le point où il nous faut précisément relativiser le moderne afin de repenser l'universel ? C'est peut-être ce que les « études françaises » devraient prendre pour tâche.

#### 4. Ecocriticism/éco-critique ou comment repenser l'universel

Faisons comme si le courant de l'éco-critique s'y attelle et citons un fragment, écrit en anglais, d'un des premiers ouvrages portant sur la littérature française de ce point de vue. Il s'agit d'expliquer le retard des « études françaises » dans la prise en compte de l'éco-critique en tant que perspective/méthode de critique littéraire.

---

<sup>8</sup> « Toute existence réelle reprend l'Odyssée. Le chemin d'Ithaque – le chemin vers le Centre », écrit Eliade (Eliade 2017 :51).



Plutôt que d'énumérer les multiples raisons de ce retard (courant ainsi le risque de réification de la différence), nous préférons identifier un soupçon plus général en France sur les études culturelles régies par des enjeux politiques, perçues comme faisant écran à la dimension esthétique, aux éléments formels et stylistiques des produits culturels. Que la perception de l'écocritique comme moins sensible à la poétique, à la forme littéraires soit vraie ou pas, ce reproche a servi de base à des objections répétées. (Finch-Race & Posthumus 2017 : 9)

Parler de « retard » à propos du passage de la recherche littéraire en France, par rapport aux études littéraires anglophones indique déjà une « heure fixe », un t zéro. Ce point nous semble crucial dans l'évaluation des études littéraires en France par rapport à l'évolution des études littéraires ailleurs. Il nous intéresse notamment comme critère de discrimination entre le discours « français » des études françaises et une perspective anglophone mais aussi « mondiale » des mêmes « French Studies ». Il s'agit d'une question qui pourrait se formuler ainsi : est-ce qu'il y a une perspective/un lieu depuis laquelle/lequel quelqu'un pourrait parler non à l'intérieur, et ni depuis un extérieur localisable (les États-Unis par exemple) mais *sur* les études françaises et, partant, *sur* la manière dont les études françaises de France et les études françaises pratiquées aux États-Unis pensent pouvoir et devoir parler de la littérature ?

Il me semble qu'on est encore en train de mesurer la signification de ce partage, que la plupart des chercheurs ont sans doute raison de considérer négligeable. Pourquoi ? Parce que, d'une part, l'économie des « humanities » anglo-saxonne ne peut pas suivre deux modèles de production scientifique, suivant qu'elle envisage la littérature en anglais ou bien la littérature en français, surtout depuis la reterritorialisation des études littéraires postcoloniales. D'autre part, parce que maintenir la tradition des lettres, en France, est jugé comme le seul moyen de faire le tri dans un champ, celui de la recherche, qui ne cesse de s'étendre, de se démultiplier, tout en perdant de son prestige initial au niveau global et cherchant sa légitimité dans différentes alliances plus lucratives (comme par exemple les humanités numériques).

Mais, comme toujours, l'une de ces versions « universalisantes », l'universel comme « faire », et l'universel comme singulier/absolu dont l'accès est intuitif, en arrive à l'emporter sur l'autre. En 2011, la revue du site *fabula.org*, *LHT*, publiait un dossier sur « le partage des disciplines ». Dans son texte intitulé « Ce que les sciences humaines font aux études littéraires », paru à cette occasion, Guillaume Bridet écrit :

La caractéristique majeure des sciences humaines est en effet de conduire à une désingularisation de l'œuvre littéraire (ou de l'œuvre d'art en général) qui n'est pas saisie comme événement (unique), mais qui renvoie d'une manière ou d'une autre à un déjà-là (commun) qui a à voir avec la société dans laquelle vit l'auteur, la



classe sociale à laquelle il appartient, les fantasmes qui sont les siens, mais aussi, pourrait-on ajouter, avec une époque donnée, l'état de la langue dans laquelle il écrit, le milieu littéraire ou intellectuel dans lequel il développe ses ouvrages, etc. (Bridet 2011)

Or, il me semble encore que se joue là le sens de l'universel que les études françaises sont censées faire, de concert avec les études littéraires en général – et quand quelqu'un dit aujourd'hui « en général », on ne peut s'empêcher de penser plutôt aux études littéraires écrites et publiées en anglais. S'agit-il de l'universel « littéraire », « singulier », que la lecture littéraire actualise en tant qu'universel selon un « absolu esthétique » – pour paraphraser un titre important sous lequel deux philosophes français ont traduit des textes essentiels du romantisme allemand, soit du moment qui a vu l'absolutisation du texte littéraire ? (Lacoue-Labarthe & Nancy 1978). S'agit-il, au contraire, d'un universel qui mérite son nom précisément parce qu'il ne saurait pas s'« absolutiser », car il ne cesse de se « re-prendre » en tant qu'historicité sans jamais se convertir en métaphysique ?

En France, toute autre approche que l'approche traditionnelle esthétique menace de surplomber, voire de squatter d'autres domaines – et donc d'abandonner l'universel esthétique au profit d'autres universels que revendiquent d'autres discours et d'autres pratiques. Comment peut-on donc « traduire » l'approche éco-critique et son universel éthique dans un discours de la critique littéraire censée mettre à l'épreuve ses compétences esthétiques, « en se réclamant d'une compréhension qu'il perçoit immédiatement comme universalisable » (During 2016 : 796) ? La difficulté est de taille non seulement à cause du refus intuitif d'accorder de l'importance à l'éco-critique, mais également à cause de tout un système institutionnel préparé à faire le tri des discours critiques sur la littérature selon un protocole normatif qui résulte de l'adhésion à l'universel esthétique<sup>9</sup>, qui regimbe à tout renouveau majeur.

Nous pouvons nous persuader du bien-fondé de la suspicion avec laquelle les études françaises de France regardent l'universel en tant que construction en cours, à travers un bref cas de figure de l'institutionnalisation des « universels » éthique et esthétique, en Amérique et en France. Sémir Badir écrit, dans le texte qu'il consacre à la réflexion « Pour une épistémologie des lettres » (Badir 2011), à propos de l'affaire Sokal, telle qu'elle s'est déployée des deux côtés de l'Atlantique. Il s'agit de l'évolution d'un scandale qui engage au début un débat d'idéologie « interne » aux *science studies*, pour virer ensuite vers un débat épistémologique entre sciences humaines et sciences sociales (aux États-Unis) et pour arriver enfin à la querelle « littéraires » versus « scientifiques », en France. Badir

<sup>9</sup> Nous ne discutons pas ici la théorie de Jacques Rancière à propos des deux « régimes esthétiques », des belles-lettres et « moderne », qui voit s'élargir la sémantique de l'esthétique jusqu'à recouper ce qu'on comprend à la « sensibilité ».

trouve ce bref compte-rendu chez Yves Jeanneret, dans *L’Affaire Sokal et la question des impostures* (voir Badir 2011).

Il trouve néanmoins que cette description néglige au moins deux « maillons », que seule une perspective comparative saurait remarquer et comprendre. Le premier est que la seconde et la plus longue étape dans ce parcours, en terre américaine, n’est pas différente du point de vue épistémologique de la troisième ayant lieu en France. En Amérique du Nord, le domaine des « sciences humaines » désigne un ensemble de discours dont l’équivalent français, ce sont les études de littérature. La seconde remarque, qui découle de la première, est que, si un tel scandale ait pu surgir aux États-Unis, c’est peut-être en raison d’une inconsistance méthodologique influant sur l’épistémologie des « sciences humaines » dont les études littéraires font partie. Qu’est-ce qui a rendu possible un tel scandale ? Eh bien, si le texte de Sokal et Bricmont a pu être publié dans une revue universitaire intitulée *Social Text*, c’est que l’institution des « sciences humaines » y était trop précaire pour opérer une sélection fiable des contributions. C’est en ce moment que la tradition devient essentielle : en France, une revue de « sciences humaines » est en même temps le gardien d’un certain type de discours, et très souvent d’une liste (certes, remaniable) de certains auteurs « vérifiés », de sorte que le canular qu’ils ont fait aux États-Unis aurait vraisemblablement été impossible en France.

Peut-on courir le risque de l’imposture, que tout renouveau présuppose – car ce qui est nouveau n’est pas encore vérifié, voire vérifiable ? Du côté des États-Unis, plus volontiers, puisque les traditions littéraires sont plus récentes, donc parfois bancales, tâtonnantes, pouvant être plus facilement remplacées.

Si l’universel esthétique est encore promu en France et en Allemagne – autrement dit, sur le vieux continent –, c’est qu’il hérite d’une politique ou d’une idéologie esthétiques qui étaient absentes en Amérique à la même époque, au XVIII<sup>e</sup> siècle, et plus tard, là où les enjeux du « vivre ensemble » étaient autres qu’en Europe. Mais aujourd’hui ? Alors qu’on assiste à une globalisation sans précédent des « studies », quelle qu’elles soient, l’identité des figures « américaine » et « continentale » du chercheur s’efface devant des figures transitives, surplombant les homogénéités culturelles locales/nationales. Une anthropologie des « French Studies » me semble encore loin, mais son exigence ne fait plus de doute.

Dans l’un des rares livres consacrés à l’éco-critique francophone, publié au Canada en anglais, Stéphanie Posthumus s’efforce de comparer et traduire (Posthumus 2017).

Elle enfle la casquette de « comparatiste », à commencer par le titre même de son livre, qui garde le label français : « éco-critique ». L’auteure saisit parfaitement l’importance de la référence à l’universel quand il s’agit d’intégrer une approche éco-critique dans le champ des « études françaises ». Tout au long de

son chapitre introductif, Posthumus s'emploie à comparer le discours anglophone de l'« ecocriticism » à celui émergent d'une « éco-critique » écrite en français, à mettre en rapport les vocabulaires anglo-saxon et français et les épistémologies auxquelles ces discours donnent lieu d'un côté et de l'autre. Elle explique le retard pris, en France, par le discours éco-critique par la parution d'un ouvrage très influent de Luc Ferry, *Un nouvel ordre écologique*, paru en 1992 (prix Médicis). De par sa charge critique envers l'anti-humanisme du mouvement écologique, cet ouvrage aurait eu un long « effet de censure » sur l'évolution de l'approche écologique. L'enjeu que Posthumus y décèle est justement celui de l'humanisme occidental des Lumières que Ferry élève au rang d'universel, au nom duquel tout relativisme ontologique écologique – tous les êtres se valent – est suspect devant le tribunal de la Vérité. Ferry serait ainsi un philosophe qui se revendique des Lumières tout en pensant l'universel à titre de singularité élevée au rang d'un absolu, sur lequel l'histoire n'aurait aucune prise. Posthumus écrit :

Cette tradition signifie que l'œuvre de penseurs tels que Michel Serres et Bruno Latour a eu une réception différente en France et en Amérique du Nord, leurs contributions ayant été mieux reconnues, en France, en science studies et/ou en épistémologie que dans la discipline de la philosophie. [...] Ferry érige une opposition binaire entre le français-comme-universel-humaniste et l'américain-comme-individualisme-libéral, sans se rendre compte combien cette position est elle-même contingente du point de vue culturel. Même si la position de Ferry est tout opposée à la mienne, son livre offre une ouverture parfaite pour la discussion sur une approche éco-critique située culturellement. (Posthumus 2017 : 4-5)

C'est d'ailleurs sa manière d'organiser son livre qui s'explique par la volonté de réconcilier une approche « esthétique » française et une approche « sociale » anglophone (Posthumus 2017 : 8). La boutade de Ranjan Ghosh, « la littérature est plus importante pour la manière dont elle rend compte de quelque chose que pour ce dont elle rend compte », que l'auteure fait sienne, ne résout pas un problème qu'il ne fait que mieux formuler (Citton 2016 : 316).

Un des romans de Jean-Christophe Rufin, dont Posthumus dit qu'il « n'a aucune affinité avec les traditions littéraires françaises » (Posthumus 2017 : 108), *Globalia*<sup>10</sup> (2004) est une dystopie politique et écologique dont la charge anti-américaine ne peut pas échapper à la lecture. Mais alors que ce livre peut être lu à travers une grille écologique dans le sens très large de Bruno Latour, en termes de « compositionnisme » (Latour 2010) (selon l'idée d'un monde composé par humains et non-humains à parts égales), cette lecture se révèle entièrement « positiviste » dans sa perspective sur l'écriture du réel. Pour arriver à tenir compte en même temps de l'exigence du respect de la tradition interprétative européenne

<sup>10</sup> Le roman, célèbre, peut être même téléchargé en libre accès, ici : <https://cenlexa.firebaseio.com/38/Globalia.pdf>

qui promeut la dimension esthétique de la littérature comme son universel spécifique, et du nouvel universel moral/éthique/social en train de se faire, il faut comparer sans cesse, aller et revenir entre les perspectives, sans s'arrêter. Le non arrêt, la mobilité, que Barthes avait jadis traduit d'une manière trop enthousiaste par la « mort de l'auteur », c'est ce que l'on pourrait traduire aujourd'hui par le devenir-anthropologue de l'auteur : au lieu de bénéficier de la pleine possession de son discours critique, des termes et des arguments qu'il y emploie, sa tâche consistera à comparer et à s'auto-comparer en quelque sorte, avant toute tentative de conclusion. C'est la condition épistémologique à assumer par un chercheur en « études françaises » afin de contribuer au maintien de la pertinence et du prestige des « études françaises » : une condition difficile, voire, dans son intégralité, impossible.

### Références bibliographiques

- Badir 2011 : S. Badir, « Pour une épistémologie des Lettres », *Fabula-LhT*, n° 8, mai 2011. <<http://www.fabula.org/lht/8/semir.html>>. 26/12/2018.
- Balibar 2016 : E. Balibar, *Des universels. Essais et conférences*, Paris : Galilée.
- Barthes 2003 : R. Barthes, « Sur Racine » [1963], *Œuvres complètes II*, Paris : Seuil.
- Bridet 2011 : G. Bridet, « Ce que les sciences humaines font aux études littéraires (et ce que la littérature fait aux sciences humaines) », *Fabula-LhT*, n° 8, mai 2011, <<http://www.fabula.org/lht/8/.html>>. 26/12/2018.
- Calan 2017 : R. de Calan, *La Littérature pure. Histoire d'un déclassé*, Paris : Cerf.
- Castro 2009 : E. V. de Castro, *Métophysiques cannibales*, Paris : PUF.
- Christofferson 2014 : M. S. Christofferson, *Les Intellectuels contre la gauche. L'Idéologie antitotalitaire en France (1968-1981)*, Marseille : Agone.
- Citton 2016 : Y. Citton, « Fictional Attachments and Literary Weavings in the Anthropocene », *New Literary History*, 309–329.
- During 2016 : E. During, « L'Universel en archipel », *Critique*, n° 833.
- Eliade 2017 : Eliade M., *Jurnal. Pagini regasite, 1959-1962*, Brasov : Tracus Arte.
- Finch-Race & Posthumus 2017 : D. Finch-Race, S. Posthumus, *French Ecocriticism: From the Early Modern Period to the Twenty-First Century*, Bern: Peter Lang
- Hollier 1993 : D. Hollier (dir.), *De la littérature française*, Paris : Bordas.
- Lacoue-Labarthe & Nancy 1978 : Ph. Lacoue-Labarthe, J.-L. Nancy, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris : Seuil.
- Latour 2010 : B. Latour, « Il n'y a pas de monde commun, il faut le composer », <[http://reseauculture21.fr/wp-content/uploads/2013/04/BrunoLatour\\_LesArtsPolitiques.pdf](http://reseauculture21.fr/wp-content/uploads/2013/04/BrunoLatour_LesArtsPolitiques.pdf)>. 26/12/2018.
- MacDonald & Suleiman 2014 : C. MacDonald, S. R. Suleiman (dir.), *French Global. Une nouvelle perspective sur l'histoire littéraire*, Paris : Classiques Garnier.
- Malita 1975 [1969] : M. Malita, *Cronica anului 2000*, Bucuresti : Editura Politica.
- Maniglier 2016 : P. Maniglier, « L'Universel contrarié », *Critique*, n° 833.
- Posthumus 2017 : S. Posthumus, *French 'Ecocritique': Reading Contemporary French Theory and Fiction Ecologically*, Toronto: University of Toronto Press.

- Ruffel 2010 : L. Ruffel, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, textes réunis par Lionel Ruffel, Nantes : Cécile Defaut.
- Todorov 2002 : Tz. Todorov, *Devoirs et délices. Une vie de passeur, entretiens avec Catherine Poitevin*, Paris : Seuil.
- Toma 2000 : R. Toma, *Pour Cocon Idiotiseanul ou ce qu'il est raisonnable de dire de la littérature*, Bucarest : Editura Universității din București.
- Verstraete-Hansen & Baggesgaard 2017 : M. Verstraete-Hansen, M. A. Baggesgaard (dir.), *Écrire le monde en langue française*, Paris : PUV.
- Westphal 2016 : B. Westphal, *La Cage des méridiens. La littérature et l'art contemporain face à la globalisation*, Paris : Minuit.

Aleksandru Matei

**„Francuske studije“ i pitanje univerzalnog:  
za antropološki pristup književnosti**

Već i sama sintagma „francuske studije“ upućuje na preraspodelu u okviru „humanističkih“ disciplina, do koje je već došlo, najpre u anglosaksonskoj kulturi. Kažemo li „francuske studije“ umesto, na primer, „istorija književnosti“, time odmah dovodimo u pitanje izvestan nominalistički univerzalizam koji bismo u našem radu želeli da propitamo, zauzimajući (u idealnom slučaju) dvostruko spoljašnju perspektivu: u odnosu na paradigmu „studija“, čija bi slepa mrlja bila upravo mesto njihovog nastanka, jer se, na primer, nikada ne kaže „američke studije“ kada je reč o poststrukturalizmu, i u odnosu na paradigmu „opšte književnosti“, ili „poetike“, ili još „filologije“, jer svaki od ovih termina potiče iz izvesne tradicije koju treba bliže odrediti.

*Ključne reči:* French Studies, univerzalno, ekokritika, world literature.